

L'ornementation florale dans les jardins

Texte et photos d'Odile Lacaille d'Esse

Vedette de nombreuses créations contemporaines, la fleur est presque devenue incontournable dans l'art paysager. Difficile, semble-t-il, d'imaginer un jardin sans elle. Si elle sait se faire discrète dans certaines réalisations publiques, elle s'invite en force chez beaucoup de particuliers qui en viennent parfois même à confondre composition végétale et débauche florale. Un engouement récent qui remonte à deux siècles à peine.

Verts ou fleuris ? Les jardins varient au gré des modes. Très appréciée au Moyen Âge, vouée à l'ornementation des parterres à la Renaissance et au Grand Siècle, la fleur se retrouve presque bannie des parcs pittoresques. Pleinement

réhabilitée au XIX^e siècle, elle joue alors les stars, affichant formes et coloris sophistiqués dans des compositions qui ne le sont pas moins. Revenue, depuis lors, à plus de naturel, elle conserve une place de choix dans de nombreux jardins, surtout privés.

Depuis longtemps,
des fleurs

Très prisées dans l'Antiquité, les fleurs ornementales, notamment les roses, s'invitent volontiers dans les jardins de cette





Créé en 2001 d'après des gravures d'I. Sylvestre, le « parterre de fleurs » de Vaux-le-Vicomte apporte un peu de fantaisie au sein du rigoureux ordonnancement à la française.

époque, ceux des Romains par exemple. Un intérêt qui se retrouve chez les premiers Mérovingiens comme l'atteste Fortunat, évêque de Poitiers, en décrivant le jardin de Childebert 1^{er} et de sa femme Ultrogothe, « le gazon vert, les roses du paradis » puis « l'enclos émaillé de mille fleurs diverses ».

Avant tout utilitaires, destinés à nourrir, vêtir ou soigner, les jardins du Moyen Âge – du moins ceux des monastères ou des paysans et artisans – font la part belle aux plantes médicinales, aromatiques, potagers ou textiles ainsi qu'aux arbres fruitiers. Cela n'empêche pas la rose, le lis, l'iris ou encore la modeste violette d'y

trouver leur place. Dans les jardins princiers, le “préau”, prairie fleurie de multiples corolles prélevées dans la campagne environnante, constitue un élément incontournable. Campanules, pensées, primevères, ancolies, muguet ou scabieuses s'y mêlent avec bonheur inspirant, plus tard, les tapisseries “mille fleurs”.

À partir du XIII^e siècle, le “verger” (jardin d'agrément) s'enrichit de nouvelles venues en provenance d'Orient ou d'Espagne et le modeste préau à la robe champêtre cède la place à des “carreaux” de plantations plus raffinés. Ainsi en estil dans les jardins du bon roi René qui s'émaillent à profusion d'œillet, roses de Provins ou violettes d'Arménie. La littérature et les arts se font l'écho de cet engouement : tandis qu'un “verger” fleuri “l'hiver comme l'été” sert de cadre au *Roman de la rose*, les livres d'heures se parent de marges florales somptueuses et les sculpteurs rivalisent d'adresse pour sublimer dans les rosaces des cathédrales la “reine des fleurs”.

Reléguées à un rôle secondaire dans les réalisations de la Renaissance, qui accordent la priorité aux éléments architecturaux et aux végétaux persistants, les plantes à fleurs n'en sont toutefois pas absentes. À la différence des parquets (par-



itions végétales du Grand Trianon rappellent l'intérêt de Louis XIV pour les fleurs.



Fondé sur une subtile alliance de teintes complémentaires, un fleurissement lumineux ourle les pelouses du jardin du Luxembourg.

terres) plutôt verts de l'Italie, ceux de l'Europe du Nord privilégient les jeux de couleurs et témoignent de l'intérêt des Anglais, Hollandais ou Allemands pour ces plantes. En France, thym, lavande, hysope, romarin ou sauge, utilisés pour leur feuillage, côtoient marguerites et pensées. À Chenonceau par exemple, dans le jardin créé pour Diane de Poitiers, puissante maîtresse d'Henri II, des milliers de violettes sont transplantées des bois avoisinants pour égayer les parterres. De même, Claude Mollet, en évoquant le château d'Anet où, cinquante ans auparavant, son père Jacques était maître jar-

dinier, parle de *“grande quantité de fleurs de toutes sortes”*.

Au Grand Siècle, la gamme végétale se diversifie. Si l'usage se poursuit d'utiliser divers matériaux pour créer des effets de coloris (sables de différentes teintes, brique pilée, mâchefer, charbon battu...), tulipes, fritillaires, jacinthes et renoncules investissent certains parterres ou cernent ceux-ci d'une bordure attrayante. Dans *La Théorie et la pratique du jardinage*, parue en 1708, Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville consacre d'ailleurs plusieurs chapitres aux fleurs, à la *“manière de les cultiver”* et à *“la place convenable”*

qu'elles doivent occuper dans les jardins. Louis XIV, quant à lui, en est grand amateur. Tandis qu'à Versailles, seul le parterre du Nord est fleuri, les jardins du Grand Trianon associent par milliers tubéreuses, giroflées, lis, narcisses, œillets... pour la plupart plantés en pot ce qui permet des *“changements à vue”* de composition. Une véritable débauche de couleurs, mais aussi d'odeurs, presque excessive si l'on en croit Madame de Maintenon constatant que *« les tubéreuses [...] font abandonner Trianon tous les soirs »* car *« des hommes et des femmes se trouvent mal de l'excès de parfum »* !



Dans l'esprit du XIX^e siècle, des massifs aux couleurs vives s'invitent au parc Monceau.



Débauche florale et exotisme dans les

Tout ou rien

Changement de décor au siècle suivant. Sous l'influence de William Kent, le jardin pittoresque fait recette chez nos voisins d'Outre-Manche avant de gagner, plus tard, le continent. Directement inspiré des modèles picturaux, il offre l'image d'une nature idéalisée d'où sont bannies les plantations d'aspect artificiel. Arbres, pelouses, pièces d'eau s'imposent alors aux dépens des massifs et parterres fleuris, trop marqués par la main de l'homme. Reléguées dans des potagers clos de murs,

à l'écart de la composition principale, les plantes à fleurs cèdent la place à une autre forme d'ornementation, les fabriques. Il faut attendre Lancelot "Capability" Brown puis Humphry Repton pour que s'amorce la transition entre les idéaux du XVIII^e siècle et le *flower revival* du siècle suivant. Tandis que Brown utilise les effets floraux pour animer le jardin de discrètes touches de couleur, Repton n'hésite pas à réintroduire des éléments sophistiqués aux abords immédiats des habitations. Terrasses, balustrades, mais aussi enclos fleuris transforment alors radicalement le périmètre de la maison, jusqu'alors voué à la pelouse.



Une sympathique Marianne en mosaïciculture accueille les visiteurs à l'entrée du jardin Lecoq (Clermont-Ferrand).



jardins d'Isola Bella (Lac Majeur).



Dans le jardin d'ornement de Villandry, les fleurs s'immiscent entre les buis taillés.

L'engouement pour les fleurs ne cesse ensuite de croître. Contenues auparavant dans des parterres, voire franchement méprisées, ces dernières ont désormais un rôle essentiel dans la composition paysagère. Alors que le tracé devient secondaire et vise avant tout à mettre en valeur le végétal, elles jouent les vedettes et constituent l'attraction visuelle principale des jardins « horticoles » grâce à une palette de couleurs souvent vive qui vise à capter l'attention des visiteurs. Le contexte, il est vrai, favorise cette nouvelle mode. Les richesses végétales, récemment introduites en Europe en prove-

nance d'Amérique, d'Afrique du Sud, du Japon, de Chine et de l'Himalaya diversifient la gamme cultivée. Le travail des obtenteurs, alors très actifs, permet, à son tour, d'élargir l'offre de graines et plantes mises sur le marché. Le développement des serres chauffées a aussi son importance dans le processus. Cultivées à l'abri des rigueurs hivernales, les nouvelles venues, souvent gélives, s'y développent avant d'investir massifs et plates-bandes à la belle saison. Simple ornement, plus ou moins prisé jusqu'alors, les fleurs deviennent incontournables dans les jardins... et ailleurs.

La littérature et la peinture leur font la part belle, bouquetières et fleuristes se multiplient en ville tandis que les publications ayant pour thème le « langage » des fleurs connaissent un succès croissant. Rien d'étonnant donc à les retrouver, en bonne place, dans les traités d'art paysager de l'époque. Ainsi en est-il dans *l'Art des jardins* - véritable « bible » du genre - dans lequel Édouard André se montre catégorique à cet égard : « Il n'est pas de véritable jardin sans fleurs. Rassemblées dans un parterre spécial ou éparses dans les diverses parties du terrain, leur éclat, leur grâce, leur parfum sont des attraits recherchés de tous ».



Des pensées... pour un penseur, au parc Borely (Marseille).



Objet d'une véritable spéculation au XVII^e siècle, la tulipe reste aujourd'hui très présente dans les jardins (Parc floral de Paris).



Lors du festival de Chaumont en 2005, les espaces verts de Blois ont évoqué l'évolution du fleurissement urbain, entre mosaïciculture et spontanéité.

Exotisme et artifice

Les progrès réalisés au cours du XIX^e siècle dans les techniques d'acclimatation des végétaux entraînent la vogue des plantes exotiques. Alors qu'elles s'invitent en force dans les jardins publics ou privés, les ouvrages de l'époque leur accordent une place souvent prioritaire. *Canna*, *Gazania*, *Begonia*, *Erythrina*, *Petunia*, *Pelargonium* et *Hibiscus* illuminent ainsi, de leurs coloris somptueux, les planches consacrées à la "flore ornementale des promenades de Paris" dans l'ouvrage à succès d'Adolphe Alphand.

L'artifice est désormais de rigueur. Inspirés par les théories du chimiste Eugène Chevreul, développées dans un livre publié en 1837 - *De la loi et du contraste simultané des couleurs* - jardiniers et paysagistes jonglent à l'envi avec harmonies chromatiques, combinaisons binaires ou multiples, couleurs complémentaires, dissonances...

Bien utiles pour masquer le raccord avec le gazon, des collerettes fleuries apparaissent alors autour des massifs d'arbres et d'arbustes qu'elles festonnent de coloris variés. Les corbeilles, quant à elles, font fureur. De forme généralement ovale ou elliptique, ces massifs à la surface bombée investissent les pelouses. Installées à proximité de l'habitation, le long des allées ou près du perron, et « *proscrites dans les parties éloignées du parc, où la nature seule doit former des scènes paysagères* » (si l'on en croit Édouard André), elles permettent de mettre en valeur des plantes tropicales surtout, disposées en masse unicolore, en lignes concentriques ou encore en compartiments. Requéran un entretien permanent et le remplacement des plantes au fur et à mesure des saisons, ces compositions végétales sont réservées aux particuliers suffisamment fortunés ou aux collectivités.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'artifice se confirme avec la naissance de la mosaïciculture, une technique qui consiste à former des dessins à l'aide de fleurs et de feuillages colorés. La pratique n'est pas nouvelle et trouve son origine dans les parterres de la Renaissance. On y recourt, en effet, déjà aux mêmes principes : une couverture régulière du sol au moyen de

végétaux contraints dans leur croissance, d'importants contrastes de couleurs (obtenus, à l'époque, par les plantes et divers matériaux), une symétrie axiale assez fréquente et la nécessité d'un point de vue à distance.

Venue du nord de l'Europe, la mosaïciculture apparaît timidement en France dans les années 1860 avant d'être mise à l'honneur et véritablement consacrée lors de l'Exposition universelle de 1878. Preuve de son succès, en 1881, l'Académie française adopte le terme créé, à Lyon, par un jardinier du parc de la Tête d'Or. Un peu plus tard, Albert Maumené lui consacre tout un ouvrage (*La Mosaïciculture pratique*, Paris, 1896) dans lequel il constate toutefois qu'« *elle a progressé jusqu'au moment où, portée à un degré de mauvais goût vraiment déplorable, elle a cessé de plaire autant* ». Victime de l'évolution des modes et des excès commis par des jardiniers soucieux de trop bien faire, elle suscite, en effet, rapidement la polémique et a très vite ses détracteurs.

Des collections de fleurs

Alors que les fleurs effectuent un retour en force dans l'art paysager au XIX^e siècle, la « collectionniste » s'empare de jardiniers toujours plus nombreux. Caractéristique de l'époque, cette tendance à l'accumulation est déjà ancienne. Dès la Renaissance naissent les premières collections de plantes. Prélats, princes ou amateurs plus modestes réunissent, dans des espaces souvent retirés, des végétaux rares venus des pays lointains. Au siècle suivant, c'est la tulipe, récemment introduite de Turquie, qui enflamme les passions. Une véritable « tulipomanie » s'empare alors de plusieurs pays européens et provoque une spéculation active qui s'achève par un krach retentissant dans les années 1630. En dépit de cet épisode peu glorieux, la tulipe conserve une place d'honneur dans les jardins comme en témoignent ceux de Versailles où plus de 400 variétés ornent les parterres sous le règne de Louis XIV. Au gré des modes, d'autres fleurs pren-



Aux antipodes du style naturel, une flore d'origine exotique ponctuée de touches vives la cour et l'escalier de la Villa Carlotta (Lac de Côme).

nent ensuite le relais. Ainsi en est-il des plantes alpines, très en vogue dans la seconde moitié du XIX^e siècle, époque à laquelle les rocailles investissent les jardins botaniques avant de s'inviter chez les particuliers. Puis vient le tour des orchidées qui suscitent l'émerveillement. Tandis que ces fleurs somptueuses affichent, aux yeux d'un public ravi, toute leur étrangeté lors d'expositions florales, les amateurs un peu fortunés s'offrent une serre chauffée pour y présenter leur collection.

Mais bien au-delà de ces engouements – qui sont le fait du petit nombre et restent, somme toute, passagers – la rose, quant à elle, déchaîne des passions durables. Il lui

XVIII^e et au début du XIX^e s. change la donne. Croisements et sélections permettent alors de multiplier les atouts : remontance, taille des fleurs, parfum... La naissance des hybrides remontants puis des hybrides de Thé ainsi que la création des rosiers grimpants suscitent l'intérêt croissant du public... et la rose finit par s'imposer comme la « reine des fleurs » (une appellation qu'elle porte pourtant depuis l'Antiquité).

En 1899, la mode des roseraies est lancée par Jules Gravereaux qui regroupe, dans sa propriété de l'Haÿ, une collection de 1 620 espèces et variétés, présentées dans un jardin conçu par Édouard André. Cette

Garden, dans lequel il dénonce vigoureusement mosaïciculture, corbeilles et autres plantations de style victorien. Prônant un retour au naturel – ce qui lui vaut l'animosité de Sir Reginald Blomfield, architecte distingué, lui-même défenseur inconditionnel du jardin formel – il entend remettre à l'honneur les vivaces indigènes ou introduites « *des contrées froides d'Europe, d'Asie et d'Amérique* ». Mise en valeur dans des compositions libres et sauvages, la fleur doit, selon lui, jouer un rôle essentiel et peut se cultiver partout : « *L'idée qu'il faille cantonner et exposer toutes les fleurs en un seul emplacement fait partie de cet art du jardinage dont nous avons hérité ; nous ne de-*



Mêlées à des plantes aromatiques, des fleurs aux coloris chauds évoquent le soleil du Midi dans le Jardin des Herbes de la Garde-Adhémar.



Discrètes et vaporeuses, les panicules des graminées confèrent beaucoup de naturel aux compositions végétales (parc de Clichy-Batignolles).

a pourtant fallu du temps ! Cultivée sous l'Antiquité, elle perd de son importance au Moyen Âge avant que les croisés ne ramènent d'Orient de nouveaux spécimens, mais demeure, malgré tout, peu utilisée pendant des siècles. Il faut attendre Joséphine pour voir apparaître la première collection privée de roses. Passionnée par le sujet, l'impératrice réunit à la Malmaison ses préférées – galliques, *alba*, Damas, pimprenelles... – au total 250 espèces et variétés qu'elle disperse dans le parc et qu'immortalise, avec brio, le peintre Pierre-Joseph Redouté.

L'introduction en Europe des rosiers de Chine, à multiples floraisons, à la fin du

composition paysagère dédiée à la rose devient très vite une référence incontournable et fait de nombreux émules, par exemple à Bagatelle ou dans les jardins Albert Kahn.

Retour au naturel ?

Si la rose, hybridée, sélectionnée, améliorée, remporte un indéniable succès en cette fin du XIX^e siècle, d'autres fleurs, plus modestes, reviennent alors sur le devant de la scène. Hostile aux végétaux cultivés en serre et à la pratique du repiquage, le Britannique William Robinson publie, en 1870, un ouvrage qui fait date, *The Wild*

vons pas en tenir compte si nous voulons que, toute l'année, nos jardins soient aussi exubérants et variés, splendides et parfumés que le désire tout véritable amateur de jardins ».

Figure incontournable du jardinage anglais de l'entre-deux-guerres, Gertrude Jekyll s'inspire, quelques années plus tard, des théories de William Robinson pour mettre au point ses célèbres *mixed-borders* (qu'elle est réputée avoir inventés). Dans une harmonie chromatique soigneusement étudiée et une apparence de désordre naturel, des fleurs peu sophistiquées se développent et se mélangent en toute liberté à la façon des touches de couleurs dans les tableaux impressionnistes.

En France, les excès du fleurissement, dans le style du Second Empire, finissent aussi par lasser. Pour éviter « *les abus de la décoration florale* », Édouard André suggère de cantonner la flore exotique aux abords immédiats de l'habitation et d'utiliser, partout ailleurs, la flore indigène. Et de citer pêle-mêle anémone des bois, pulsatille, aconit, julienne des dames, alysse, violette, œillet, mauve musquée, épilobe, salicaire, bleuet, lysimaque ou petite pervenche, susceptibles, d'après lui, de satisfaire toutes les exigences.

Au cours du XX^e siècle, l'exotisme et l'artifice ne disparaissent pas, pour autant, des jardins mais les compositions florales d'aspect naturel suscitent un franc et durable enthousiasme. L'influence de Gertrude Jekyll, par exemple, est considérable, aussi bien en Grande-Bretagne que sur le continent, et donne naissance à d'innombrables réalisations, il est vrai de plus en plus stéréotypées et parfois peu heureuses... Aujourd'hui encore, ce type de fleurissement a de nombreux adeptes. De même, l'engouement pour les graminées et ombellifères – mises en vedettes par le paysagiste hollandais Piet Oudolf – le succès des géraniums vivaces et des rosiers paysagers ou encore le retour de la flore spontanée (à peine améliorée), voire des « mauvaises herbes », reflètent bien l'intérêt actuel pour les floraisons modestes.

Si la tendance est au naturel, la sophistication n'a toutefois pas dit son dernier mot. Devenue, pendant plusieurs décennies, l'image même du kitsch, la mosaïculture, par exemple, connaît, depuis peu, un regain d'intérêt dont témoignent le Festival international organisé sur ce thème à Montréal en 2000 ou celui de Chaumont-sur-Loire en 2001. Elle profite même de nouvelles techniques pour s'afficher en 3D dans des lieux prestigieux comme le musée Guggenheim à Bilbao à l'entrée duquel trône Puppy, un immense chiot en mosaïculture, œuvre de l'artiste américain Jeff Koons.

Une chose est sûre cependant : surdimensionnée et artificielle ou, au contraire, toute simple, la fleur a conquis la place d'honneur dans les jardins contemporains, surtout ceux des particuliers. Une consécration, hélas, bien souvent obtenue aux dépens de la composition et d'une certaine esthétique d'ensemble... ■



Consacrées à la « reine des fleurs », des manifestations s'organisent partout dans l'Hexagone (Alterra Rosa, Avignon).



Dans les jardins publics et privés, les roseraies se multiplient tout au long du XX^e siècle (parc de Bercy, Paris).



Moins florifères que les plantes à massif, les vivaces peuvent toutefois donner une profusion de fleurs en mai-juin.